

Un drôle de bruit

ALLÔ, MARIE-JOSÉ ?

— Bonsoir Christophe.

— Marie-José, vous avez vécu une histoire invraisemblable, c'était la nuit je crois...

— Oui ! quand je leur parle de mon histoire, mes amis ont toujours de la peine à me croire. Il faut dire qu'au début, je n'y croyais pas non plus. Ni les médecins d'ailleurs, ni même vous, j'en suis sûre. C'était à la fin de l'été 1975, les derniers jours de très grosse chaleur. À la télé, ils commençaient à parler d'impôt sécheresse. Ce soir-là, je n'arrivais pas à m'endormir. Je me souviens parfaitement que j'avais pris un bain presque glacé. Je m'étais couchée très

tard, toute nue dans mon lit, avec les fenêtres grandes ouvertes et pas le moindre souffle d'air. Je me suis endormie lentement, lourdement. Il devait être deux ou trois heures du matin quand il est entré par la fenêtre de ma chambre. C'est lui qui m'a réveillée.

D'abord, je n'ai entendu qu'un bruit sourd. Une sorte de ronronnement puissant et lourd, comme le bourdonnement d'un avion qui décolle. Et tout de suite après, un fracas épouvantable, les murs qui tremblent et ce bruit atroce qui résonnait dans toute ma tête.

J'ai mis quelques minutes à comprendre qu'une sorte de gros insecte venait d'entrer dans mon oreille gauche. Je sentais ses ailes qui bougeaient,

le contact sec et gras. J'ai tout essayé pour le faire sortir. J'ai fait couler de l'eau, je me suis penchée sur le côté, j'ai sauté sur un pied. Rien à faire. Il était vivant, il progressait.

À l'hôpital, ils ne m'ont pas crue tout de suite. Ils m'ont posé des questions. J'ai même eu droit à leur test de cohérence. À la fin, comme je n'arrêtais pas de crier, ils se sont décidés à m'examiner l'oreille et là, effectivement, ils ont vu quelque chose.

C'était un *bombyx diabolicus*. Un énorme papillon de nuit que l'interne n'arrivait pas à attraper avec une pince. Les infirmières ont commencé à s'affoler. On me hurlait de me coucher et moi, je sentais le papillon qui progressait, qui progressait. Ils ont fini par l'endormir à l'éther. Puis ils l'ont retiré avec une sorte d'aspirateur. Je n'ai pas eu le courage de le regarder. Un papillon... Je ne dors plus jamais la fenêtre ouverte.

**Marie-José B., 44 ans,
commerçante, Royan**

Le corps Allô, mon père, vous me recevez ? — Très bien, Christophe... — Alors, mon père, il faut le dire, vous êtes prêtre catholique... — Attention, je voudrais d'abord préciser que je n'interviens pas en tant qu'autorité mais en tant qu'expérimentateur du naturisme... — Justement, vous êtes prêtre et naturiste, ce n'est pas courant. — J'ai rencontré le naturisme il y a plus de trente ans, et j'ai constaté sur ma propre santé l'équilibre qu'il m'a donné. C'est à partir de là que j'ai découvert ses autres vertus, ses richesses, en particulier cette tolérance qui fait que chaque centre est un espace de liberté... Nous disons souvent que le naturisme est une forme d'humanisme. — Excusez-moi mon père, mais le naturisme c'est un culte du corps. Et le culte du corps n'est-il pas contraire à la religion chrétienne ? — D'abord, souvenez-vous de l'adage latin : « *Mens sana in corpore sano*, il n'y a pas d'esprit équilibré si le corps ne l'est pas. » C'est très vrai. Et puis, il y a cette réalité qui vient de la nudité du regard. Le nu est plus chaste que le vêtement affriolant. — En somme, être nu, pour vous, c'est un peu redevenir comme Adam et Ève. — C'est au moins accéder à un état d'équilibre mental. — Mon père, votre discours peut choquer certains catholiques... — Mais on est en République, mon fils. **Père Louis B., 73 ans, abbé, Privas**

Une petite femme

— Isabelle,
votre taille vous pose
un problème ?

— Je suis petite. Enfin, je fais tout de même 1,45 mètre. Quand on est enfant ou adolescent, c'est un avantage. On me chouchoutait, on me choyait. Après on m'a draguée. Les problèmes ont finalement commencé le jour où je me suis fiancée. Dans ma belle-famille, on m'a reproché ma taille. Et brusquement, j'ai eu des complexes. Le soir de mon mariage, j'ai entendu ma belle-mère qui faisait une réflexion du genre : « On espérait mieux pour notre fils. » Mon mari mesure 1,73 mètre. J'avais peur d'avoir des enfants nains. Mon fils fait 1,65 mètre, ce qui n'est pas grand. Mais ils sont mieux dans leur peau que moi. Moi, j'ai la hantise de la foule. Surtout dans les transports en commun. Quand il y a du monde dans le métro, je suis à hauteur de la ceinture des gens. Je ferme les yeux. J'ai toujours peur de manquer ma station. Maintenant, ça va mieux. Je roule en voiture. Pour conduire, je mets quand même des coussins.

**Isabelle d'A., 40 ans,
bibliothécaire,
Vincennes**

Couleur bleu...

Armelle, racontez-moi votre plus belle gaffe...
 — À l'âge de quatre ans j'ai fait une énorme bêtise. Mon père avait acheté une nouvelle voiture et il était venu nous rejoindre en vacances. On la voyait pour la première fois. C'était une des premières grosses Volvo. Elle était bleue, magnifique. Je me souviens qu'avec ma sœur, on la caressait. Et puis on a trouvé qu'il fallait la nettoyer un peu après toute cette route. On l'a lavée entièrement, avec de la laine de verre et des cailloux. Ça été un drame évidemment. Nos fesses ont été aussi bleues que la voiture.

Armelle, 32 ans, enseignante, Orléans

Le témoin de l'appartement

— Allô, Jean-François ?
 — Bonsoir Christophe.
 — Vous êtes agent immobilier. Vous devez en voir des vertes et des pas mûres...

— Ça, vous l'avez dit !
 Un jour, par

exemple, une cliente m'avait chargé de vendre son appartement. Elle nous avait confié les clefs, bien sûr, mais elle habitait encore là. C'est fréquent dans la profession. Les gens préfèrent déménager après avoir vendu. C'était un très bel appartement. J'ai tout de suite trouvé un acheteur. Première visite, je sonne à la porte. La propriétaire nous ouvre. Elle était nue. « Ne vous inquiétez pas pour moi », elle dit. Et pendant toute la visite, elle tourne autour de nous, à poil. La fois suivante, elle a recommencé. Elle n'avait aucune envie de vendre, juste de se promener toute nue. C'était une exhibitionniste. Jolie, d'ailleurs. Très jolie. Je n'ai jamais eu tant d'acheteurs...

**Jean-François C.,
 36 ans, agent immobilier, Tours**

Le poulet

— *Aristide, vous avez eu un invité incroyable...*

— *On a reçu un de mes grands oncles un jour à déjeuner. Il venait pour la première fois en France. Toute notre famille est originaire de Côte d'Ivoire. Ma mère lui avait préparé un bon repas.*

Elle apporte le plat principal et elle annonce triomphante : « Tonton, on a fait un poulet pour vous ». Il a fait un immense sourire et il a mangé tout le poulet. Là bas, c'est comme ça. Quand on vous présente un plat, il est pour vous.

**Aristide, aide-soignant, 41 ans,
Nogent-le-Rotrou**

Un mandat

— Marcel, vous êtes facteur. Racontez-nous cette tournée mémorable.

— J'ai apporté une fois un mandat de retraite chez une très vieille dame. Elle était quasiment impotente, dans une petite maison avec quelqu'un pour s'occuper d'elle. Elle était malade. Elle était couchée. Vous connaissez le règlement, un mandat, ça se remet en mains propres. Surtout quand il y a versement de liquidités. Il fallait donc que j'aille la payer dans sa chambre. La personne qui se trouvait là, lui crie très fort. « C'est le facteur ! ». Et je l'entend qui répond qu'elle ne veut pas me voir, qu'elle en a assez de tous ces médicaments. Elle avait compris « c'est le docteur ». Je fais comme si de rien n'était. Je m'approche de la vieille dame pour la faire signer, j'ouvre ma sacoche, je lui prends tout doucement la main, j'essaie de lui glisser un stylo bille entre les doigts. Et là brusquement, avec un immense soupir d'agacement, elle soulève ses couvertures, m'arrache le stylo et l'enfourne à l'endroit où l'on met habituellement les thermomètres. Ca n'a pas été facile de le faire signer ce mandat.

Marcel, facteur, 54 ans, Montargis

Maison hantée...

— **Antoine, vous avez eu une apparition ?**

QU'ON LE VEUILLE OU NON, il semble bien que je me sois fait tirer les pieds par un fantôme. Nous étions en Indochine. Mon père dirigeait un collège. Il occupait une maison de fonction. C'était le soir. Tout était éclairé, j'avais cinq ans à l'époque. Je m'étais couché sous la moustiquaire. D'après ce que me raconte mon père encore aujourd'hui et mes propres souvenirs d'enfant, je me suis mis à crier en disant: « Mais pourquoi il m'attrape les pieds ? » Je voyais une forme derrière la moustiquaire. Mon père est entré dans la chambre et il a vu la forme qui me tirait.

— **Mais Antoine, c'était un cauchemar !**

NON, CHRISTOPHE, ce n'était pas un cauchemar. Mon père l'a vu. Il en a été complètement dérouté. Vous savez comme les enseignants peuvent être logiques et cartésiens. Eh bien, il est allé porté plainte au commissariat du coin. Les policiers ont éclaté de rire. Ils lui ont dit : « Mais vous ne saviez pas que la maison était hantée ? » Ils avaient déjà reçu la visite de notre cuisinière. Elle était venue les voir pour les mêmes raisons. Mais bien sûr, elle ne nous en avait pas parlé. Elle n'avait pas osé.

— **Et vous avez une idée, Antoine, de ce qu'oulaient ces fantômes ?**

LES POLICIERS ont expliqué à mon père que pendant la guerre, notre maison avait été occupée par la Gestapo japonaise. Il y avait eu beaucoup de tortures, particulièrement dans le garage. Et des morts aussi. On a déménagé bien sûr, puis il y a eu la décolonisation. Mais j'ai eu de nouvelles depuis. La maison existe toujours. Il paraît qu'elle est encore hantée.

Antoine, dessinateur, 52 ans, Agen

L'enfer

— Catherine,
avant d'être secrétaire
de direction, vous avez vécu
l'enfer de la prostitution. À quel
âge vous êtes vous lancée dans ce
calvaire ?

— Ah mais moi, je ne me suis pas lan-
cée dans la prostitution. Vous savez, j'étais
séparée de mon mari, j'avais un enfant de
quatre ans. J'ai connu un garçon qui me disait
qu'il était maître d'hôtel. On est parti en vacances,
à Nice. Et il m'a enfermé dans une maison close.
J'étais prisonnière. On travaillait dans le bar, en bas.
C'était un bar montant. Il y avait des chambres en
haut, on avait pas le droit de sortir. Le patron, c'était
un Algérien. Un ancien boxeur, je dis pas son nom.
On était une dizaine, on était surveillées. Ils me fai-
saient boire de l'alcool par force, avec un entonnoir,
pour me droguer complètement. J'avais mon fils en
nourrice. Je ne voyais que lui.

— Mais c'est épouvantable, Catherine, c'était de
l'esclavage

— Du trafic de viande. De l'abattage. Il fallait en
faire soixante, cent dans la journée. On nous ache-
tait des vêtements quand on le méritait. C'est mon
fils qui m'a donné la force. Au bout de cinq mois,
j'ai réussi à m'échapper. Ils m'ont retrouvée.
J'étais à Marseille. J'essayais de prendre un
billet de train. Ils m'ont emmenée dans un
endroit qui s'appelle « La Goullière », c'est
en hauteur sur les falaises. Ils m'ont
déshabillée et ils ont voulu me jeter
dans le vide. Mais j'ai été
sauvée. Il y avait deux
braves personnes
q u i

arrivaient
de la chasse. Ils ont
pris leur fusil, ils ont bra-
qué les types. Ils m'ont sauvée.
— Catherine, que s'est-il passé
après ?

— Je suis tombée sur des agents de
police sensationnels. Ils ont retrouvé un des
types. J'étais démolie, j'avais des bleus par-
tout. J'étais massacrée. Il ne m'avaient laissé
que le visage. Je me suis cachée pendant deux
ans. J'ai repris une vie normale. Ca fait vingt-trois
ans maintenant. Et vous savez, Christophe, que je
n'ai jamais plus recouché avec un homme depuis
tout ce temps là.

— Vous avez un métier maintenant.

— J'ai repris un travail tout de suite. Même pendant
les deux ans où je me suis cachée.

— Et vous n'avez plus jamais revu votre ancien sou-
teneur ?

— J'en ai rencontré un une fois, à Paris. J'ai eu très
peur, j'ai changé de ville, de travail. Mais j'ai rien dit
à la police. Je ne voulais pas que ça recommence.
Maintenant j'ai un vrai travail, je suis depuis sept
ans dans la même boîte.

— Catherine, j'imagine que personne ne sait.

— Personne, Christophe. Personne. Pas même
mon fils. Il n'avait que quatre ans. Je pense
pas qu'il puisse se souvenir. Quatre ans, on
est encore un bébé. Vous ne croyez pas ?

**Catherine, 48 ans,
secrétaire de direction,
Épinal**

— Alors Arnaud, vous avez réalisé un rêve extraordinaire ?
 — Mon épouse et moi, voulions absolument descendre les Champs-Élysées à cheval. C'était une lubie, une idée folle. Nous sommes cavaliers l'un et l'autre et cela nous est venu comme une sorte de défi, un pari. Nous l'avons fait l'an dernier, à la fin juillet. Nous nous sommes glissés dans Paris à cheval. Porte de Vincennes, Bastille, République, Opéra, Madeleine.

— Mais c'était de nuit ?

— Pas du tout, nous avons donné rendez vous à la famille à une heure de l'après midi... Nous étions parti de huit heures du matin de Nogent sur Marne, avec des chevaux frais et dispos. Et nous sommes arrivés tranquillement sur les Champs-Élysées. On a même pris des photos. On pensait que la police nous arrêterait en cours de route.

Personne ne nous a rien demandé. Il y a juste eu un problème à la fin. Nous mourions de faim et nous avons décidé de déjeuner à *L'œil de bœuf*,

LA CLÉ DES CHAMPS

c'est un petit restaurant sympathique qui donne sur l'avenue des Champs-Élysées. On a attaché les chevaux. En moins d'une minute, il y avait une foule de badauds qui se pressait autour de nous.

— Oui, ça surprend de nos jours, des chevaux qui broutent un trottoir...

— La police est venue. Il a fallu décamper. Mais tout s'est passé avec beaucoup d'élégance. Les agents nous ont aidé. Ils nous ont fait un circuit de délestage. Et on est parti comme on était venu.

Arnaud, avocat, 44 ans, Paris

La chance au tirage

— Allô, Christophe...

— Bonsoir Fabrice. Vous avez l'air très essoufflé !

— C'est que j'ai eu de la chance, Christophe.

— Racontez moi ça.

— Ben, je joue pas tellement aux jeux de grattage, d'habitude, vous voyez... Je trouve qu'on paie assez d'impôts comme ça. Alors la Française des Jeux, non merci. Aujourd'hui, je sais pas ce qui m'a pris, je me suis : « Tiens, si je me faisais un petit Morpion ». Vous savez ce que c'est le Morpion ?

— Oui, merci, les trucs qu'on gratte...

— Eh bien, tout à l'heure, je gratte. Et crac, 5 000 francs.

— Alors-là, bravo Fabrice, vous avez de la chance...

— Non mais attendez. Le plus extraordinaire, c'est que je me suis dit : « Tiens j'ai peut-être de la chance, je vais m'acheter un Millionnaire ». Et là, j'ai gagné 10 000 francs.

— Non...

— Si. Je vous jure. Parole ! 10 000.

— Mais c'est extraordinaire, il faut absolument que vous jouiez au Loto, Fabrice.

— Oui, peut être, vous avez raison.

— Mais ce soir, allez-y ce soir. C'est votre jour de chance. Il faut en profiter immédiatement.

— Je vais écouter votre conseil, Christophe. J'y vais tout de suite.

— Et tout cet argent, qu'est-ce que vous allez en faire ?

— Je crois que je vais gâter mon bébé. Je viens d'avoir une petite fille. Ma femme a accouché ce matin.

Fabrice, représentant, 27 ans, région parisienne.

La voyageuse...

Chantal, vous êtes voyageuse, vous avez dû vivre des histoires incroyables...

Le plus drôle dans mon métier se passe toujours sur le terrain. Je me souviens notamment d'une escale de prestige. J'accompagnais un voyage de gens extrêmement importants. Un très grand patron de presse qui invitait ses meilleurs annonceurs. Il y avait le Gotha du luxe, tous ceux qui font la une des magazines économiques, quelques artistes aussi, pour faire genre. Si je vous donnais les noms, vous les connaîtriez tous.

Le groupe arrive en transit à l'aéroport de Rio et une des passagères, dont le mari n'avait pas pu faire partie du voyage au dernier moment, s'aperçoit qu'elle a embarqué avec le passeport de son mari au lieu du sien. Panique à bord. Il était très tôt. Je comptais sur la nonchalance des Sud-Américains et je lui ai suggéré d'essayer de passer malgré tout. Ce qui a marché. Le douanier a contrôlé la validité du passeport, il n'a même pas regardé la photo. Mais

GEORGETTE, **Rayon** vous êtes dans la confection et vous vendez des vêtements pour dame...

— On a tous les rayons au magasin. Homme, femme, enfant. On fait même les grenouillères pour bébé, mais ça c'est ma fille qui s'en occupe, à l'étage. La confection adulte, on la présente au rez-de-chaussée. Il y a aussi deux cabines pour faire les essayages, au fond du magasin. C'est bien organisé, quoi. Ça tourne. Gros, demi-gros, détail. Bon, je vous raconte mon histoire... Un matin, donc, j'étais toute seule avec une de mes vendeuses. On s'était installées vers la caisse, il y a des petits tabourets pour se reposer un peu. Quand il n'y a personne, on se retrouve toujours là, devant le rayon collants. Et puis, voilà un client. C'était un monsieur bien mis, genre Anglais, très courtois. Il cherchait visiblement un cadeau de Noël à faire à sa femme. Il tournicotait, un peu gêné devant les sous-vêtements.

lingerie Je m'approche, rassurante, calme, professionnelle. Je lui demande avec un sourire si je peux l'aider. Il n'était pas trop fixé... Une tenue, noire peut-être, le haut, le bas et puis des collants aussi. Il me donne les tailles, je lui dis les prix. Je lui présente des modèles. Oh ! C'était un connaisseur, son choix s'est immédiatement porté sur un ensemble dentelle de Calais, avec un slip ajouré très sexy. Pour les collants, il n'arrivait pas à se décider. Anthracite, perle, fantaisie. « Je peux en passer une paire ? » il me demande. J'avoue que ça m'a scié les jambes. J'étais tout chiffon. Je lui ai dit que les cabines étaient réservées aux femmes, ou quelque chose dans ce genre-là. Il est parti furieux, vexé. Mais je fais pas dans le sex-shop, moi, monsieur.

Georgette H., 49 ans, gérante de société textile, Paris

prenait, mais ça nous a évité beaucoup de tracas et on a pu continuer le voyage.

Chantal G., 54 ans, voyageuse, Versailles

**mon
nom
propre**

— Allô, Cécile ?
 — Oui, allô, bonsoir.
 — Alors vous, il faut le dire, vous vous appelez Cécile Pétasse.
 — Eh oui...
 — Bon... Eh bien... Ça fait comment de s'appeler Cécile Pétasse ?
 — Eh bé, c'est assez difficile. Je le vis plutôt mal. J'habite le Sud-Ouest, alors ils prononcent bien le « e » à la fin de Pétasse. Mais en fait, mon nom s'écrit Péta*s*. Dans la région d'origine, le Pays basque, on prononce Petaz. Enfin, ici, c'est dur à porter, quoi, Péta*s*...
 — En plus, si vous enlevez le « s », ça n'arrange rien. Ce n'est pas mieux.
 — Ah ça non...
 — Cela dit, Cécile, moi, si je m'appelais Christophe Pétasse, j'aurais changé de nom.
 — Ah ça, pas question ! C'est un nom familial, on n'en change pas comme ça.
 — Mais pourtant, vous souffrez, Cécile...
 — Si je souffre ? Mais vous n'avez pas idée, Christophe ! Je me souviens qu'une fois, j'attendais mon tour à la Sécurité sociale. On était un groupe de femmes, on faisait la queue. Et tout d'un coup, on appelle mon nom au micro. Elles se sont toutes mises à rire. J'étais assise au milieu, je n'ai pas osé me lever. Il n'y avait que trois, quatre mois que j'étais mariée, je n'assumais pas complètement.
 — C'est votre mari qui s'appelle Pétasse ?
 — Eh oui.
 — Alors, c'est pas votre faute.
 — Quand on aime...
 — Oui, mais dans votre cas, il y a un côté sacerdoce. Allez, bon courage Cécile. Au revoir, Cécile Pétasse.

Cécile P., 28 ans, femme au foyer, Lannemezan

L'aile ou la cuisse ?

— Maurice, vous avez mangé quelque chose d'extraordinaire, je crois. De la roussette...
 — Vous avez déjà mangé de la roussette ? Moi, oui, j'adore ça. Les invités aimaient bien, aussi. On en offrait toujours à ceux du continent, quand ils venaient nous voir à la base. C'est une spécialité de Nouvelle-Calédonie, la roussette. Ça n'a pas le goût de viande, ni de poisson, d'ailleurs. Peut-être le fumet du coquelet, en plus fin. Quand on leur dit ce que c'est, les gens ont toujours l'air dégoûté. Et pourtant, on la prépare la roussette. On la vide, on l'assaisonne. Dans l'assiette, ça ne ressemble plus du tout à une chauve-souris !

Maurice D., 54 ans, ancien gendarme, Arras

*Virginie,
on vous a fait
un drôle de cadeau...*

*C'était un soir de
25 décembre, en
1981. On fêtait ça en
famille. Enfin, en
famille... façon de
parler. J'étais ma-
riée et dans notre
ménage, on peut
dire qu'on ne s'en-
tendait plus très
bien. On n'avait
pas de mots, non.
C'était pas son
genre. Ni le mien
d'ailleurs. La
vérité, c'est qu'on
n'avait plus
grand-chose à se
dire. On faisait
semblant, pour
les enfants.*

*Au moment
où le Père
Noël passe, mon
mari m'offre un
gros paquet. Je
venais de lui donner
son cadeau : une
cravate Hermès. Il
avait l'air content.
Moi aussi, j'étais
contente. Qu'il y ait
pensé... On se sourit.
Ma mère n'avait rien
perdu de la scène. J'ai vu
le moment où*

Les petites

*elle
nous verserait sa
larme. Le paquet était vrai-
ment énorme. Je l'ai pris
dans mes bras et je l'ai
déposé sur le canapé.*

*J'ai eu du mal à
en venir à bout. Il
y avait des tas de
rubans, des faveurs,
du bolduc. C'était
pas facile à ouvrir.
Quand j'ai enlevé
le couvercle, j'ai été
estomaquée. Rien
qu'en vous le ra-
contant, j'ai enco-
re le souffle coupé.*

*Son cadeau,
c'était une
tête de porc. Le
groin, les pau-
pières bouffies, les
oreilles avec les
poils. Et toute la
famille qui me
regardait, qui ne
savait pas, c'est le
cas de le dire, si
c'était du lard ou du
cochon. J'ai rien dit.
J'ai fait comme si
c'était une blague pas
drôle. Huit jours après,
on a entamé une procé-
dure de divorce.*

*Virginie L., 43 ans, stan-
dardiste, Paris*

Allô,
 Maurice, vous
 êtes jumeaux...
 — J'ai un frère jumeau,
 oui. Un vrai. Nous avons
 tout pareil. Le nez, les oreilles,
 les yeux. Tout. Deux gouttes
 d'eau. Il habite Nîmes mainte-
 nant. Mais quand on était jeunes,
 on vivait dans la même ville. À
 Lyon, je peux le dire, il y a pres-
 cription. Notre grand jeu, c'était
 d'échanger nos petites amies.
 Mais aucune ne s'en est
 jamais rendu compte. Enfin
 si, une. Ça n'allait pas
 bien loin à l'époque.
 J'arrive, je lui

**Comme
 deux
 gouttes**

Maurice D.,
 54 ans, tailleur,
 Lyon

non hirs...
 hirs avec sa femme
 femme. D'ailleurs' il n'est
 est' le ne suis hirs avec sa
 son de son côté. Et a l'heure du
 frère et moi, on s'est marié cha-
 cun de son côté. Mais tout ça c'est fini. Mon
 n'avais pas du la caresser au bon
 « Zaiouq' mais tu es le frère j » le
 hirsot ma hirs. Elle m'a dit :
 cher' j'ai éclaté de rire. Ça s'est
 fini. » Je n'ai pas pu m'empê-
 c'est bizarre' c'est pas comme
 elle me dit : « Je sais pas'
 mence à flirter. Et puis'
 je moin' le com-
 mence

le lui
 l'heure' l'heure'
 j'ai pas rien j'ai a
 finit' si' que. Ça n'est
 s'en est jamais rendu compte
 hirsot amies. Mais aucune ne
 d'aucun' c'est bizarre' c'est pas
 je que' il y a prescription. Notre
 grand jeu c'était d'échanger nos
 petites amies. Mais aucune ne
 s'en est jamais rendu compte. Enfin
 si, une. Ça n'allait pas bien
 loin à l'époque. J'arrive, je lui

glou
 24 ans' tailleur
 Maurice D.
**deux
 gouttes
 comme**

attrape
 la main, je com-
 mence à flirter. Et
 puis, elle me dit : « Je sais
 pas, c'est bizarre, c'est pas
 comme hier. » Je n'ai pas pu
 m'empêcher, j'ai éclaté de rire.
 Ça s'est plutôt mal fini. Elle m'a
 dit : « Salaud, mais tu es le frè-
 re ! » Je n'avais pas dû la cares-
 ser au bon endroit. Mais tout ça
 c'est fini. Mon frère et moi, on
 s'est marié chacun de son côté.
 Et à l'heure qu'il est, je ne suis
 plus avec sa femme.
 D'ailleurs, il n'est plus
 avec la mienne non
 plus...

Trou d'air

— Allô, Jean-Patrick ? Alors, racontez-nous ce qui vous est arrivé dans cet avion.

— Je prenais souvent l'avion pour mon travail. Mais cette fois-là, c'était pour l'agrément. J'étais dans le Houston-Panama City. L'appareil était plein. Plus une place de libre. Le voyage avait été plutôt pénible. À un moment, un peu avant qu'on arrive, je me penche par-dessus l'épaule de mon voisin et j'aperçois à travers le hublot une couche de nuages noirs, zébrés d'éclairs. C'était justement là qu'on allait. Le pilote a demandé aux gens de regagner leur place et d'attacher leur ceinture. Et brusquement, on a eu la sensation très désagréable d'être aspirés vers le haut. Nous étions en pleine phase ascensionnelle alors que l'avion était supposé descendre ! Puis d'un seul coup, nous avons été

propulsés dans un trou d'air comme si l'avion tombait en chute libre. Il y avait un noir d'encre, à l'extérieur. L'avion est parti en décrochage, en déséquilibre sur son aile droite. Deux hôtesses se sont trouvées plaquées au plafond de la cabine, avec tous les objets qui n'étaient pas amarrés, les sacs, la vaisselle... Les gens hurlaient. J'ai pensé : ça y est, on s'écrase. Et puis, il y a eu un choc énorme. J'ai regardé mon voisin en me disant que c'était le dernier vivant que je voyais. Mais l'avion a retrouvé un coussin d'air. On s'est rétabli, d'un seul coup. Les hôtesses sont retombées assez lourdement. L'avion a réussi à se poser tant bien que mal, grâce à l'adresse du pilote. J'y ai rêvé pendant des années. Je n'ai jamais repris l'avion.

Jean-Patrick D., 48 ans, Ingénieur commercial, Drancy

Renée,
vous êtes
la belle-
fille d'un
prêtre...

— Oui, j'ai découvert un jour que mon mari était le fils d'un prêtre. Excusez-moi, je suis un peu émue, j'ai des difficultés à parler. C'était il y a douze ans, j'étais en vacances chez ma belle-mère. J'étais allée me promener dans un village voisin, voir des cousins. Et ils ont dit ça, au détour d'une phrase, comme si c'était normal, comme si j'avais dû savoir. Moi, j'ignorais tout. On ne m'avait rien dit. J'ai porté ce poids pendant deux ans, sans en parler à mon mari. Et puis, un jour il m'a tout avoué. **Dieu,** Il n'était pas né **mon** de père inconnu, **beau-** comme on l'avait **père** dit à la mairie le jour de notre ma- ... riage. Il était le fils d'un prêtre. Il se souvenait vaguement de lui, quand il était petit. Il n'avait jamais cherché à le revoir. Il l'avait appelé une fois au téléphone, pour savoir. Mais il n'avait pas eu le courage de parler. Comment on appelle son père dans ces cas-là. Mon père ?

**Renée B., 47 ans,
infirmière, Vaugneray**

Dangereuses spéculations

— Bernard, vous êtes médecin, et dans l'exercice de votre profession il vous est arrivé une histoire incroyable...

— C'est vrai que je n'ai jamais revu ça, Christophe. Et à ma connaissance, aucun de mes collègues n'a vécu une aventure aussi invraisemblable.

— Alors, racontez-nous, Bernard.

— J'ai une trentaine d'années d'exercice. À mes débuts, j'ai fait partie d'un roulement de garde des médecins de la commune. On restait disponible tout un week-end ou toute une nuit, on était appelé par le commissariat de police... Aujourd'hui, les choses ont un peu changé. C'est devenu plus institutionnel, mais à l'époque on se retrouvait n'importe où, à la demande. Ce soir-là, je me suis donc retrouvé chez des gens très simples, un couple de jeunes gens, des ouvriers agricoles. Elle avait mal au ventre. J'ai vite vu qu'il y avait un problème. Je me suis préparé à faire un examen gynécologique. Et là, j'entends un hurlement. J'ignorais que le mari était d'une jalousie féroce. Il s'est mis à m'insulter en me disant que j'étais un gros cochon. J'étais éberlué. Je ne savais que faire. Il y avait un risque tout de même, et important. Je suis donc allé au commissariat. Je suis revenu avec un fonctionnaire de police. Devant témoin, j'ai sommé le mari de me laisser examiner sa femme. Il nous a dit qu'il n'en était même pas question.

On n'a pas insisté, ce qui ne nous a pas empêchés de nous faire jeter dehors, le policier et moi...

**Bernard D., 55 ans,
médecin généraliste,
Bar-le-Duc**

Vol à la gendarmerie

Brigitte,
v o u s
avez vécu
une aventu-
re invraisem-
blable...

— En plus j'ai des témoins, Christophe : tout un escadron de gendarmes. C'était en mars 1991, à Évry dans l'Essonne. J'allais à la gendarmerie. Je me dépêchais parce qu'il était presque 7 heures. J'avais peur que ce soit fermé au public. Et au moment où j'allais entrer, je l'ai vu... J'ai crié. Le gendarme en faction l'avait vu aussi, il a appelé ses collègues. Ils sont tous sortis et on a regardé. Ça a duré un grand moment.

— Mais de quoi s'agissait-il Brigitte ?

— Il était au-dessus de nous, dans le ciel.

Un objet volant non identifié. Un triangle, énorme, avec plein de petites lumières tout autour. Il s'est immobilisé, et à partir de là plus rien n'a bougé. On aurait dit que tout s'arrêtait.

Il n'y avait plus de bruit dans les arbres, pas une feuille qui bougeait. Comme si rien d'autre n'existait.

— Et les gendarmes, Brigitte, qu'est-ce qu'ils disaient ?

— Rien, ils étaient bouche bée, la tête en haut. Ils regardaient. On aurait dit une sorte de navette spatiale, comme on en voit à la télé, avec un phare énorme qui éclai-

rait tout le ciel. Un avion est passé à côté, il s'est détourné.

— Et vous êtes restée combien de temps, comme ça, Brigitte, à regarder le ciel avec les gendarmes.

— J'ai l'impression que ça a duré une éternité. Je ne sais pas au juste. Peut-être deux bonnes minutes.

Quand je suis rentrée chez moi, je tremblais des pieds à la tête. J'ai raconté ce qui m'était arrivé, mais tout le monde s'est moqué de moi. Mon mari ne voulait pas me croire, mes enfants m'appelaient Star Trek. J'étais colère, je vous jure. Et puis aux informations de 20 heures, ils en ont parlé. C'était un objet volant non identifié qui avait survolé la France de Rouen jusqu'à Strasbourg en passant par Paris.

— Et vous vous sentiez comment, Brigitte ?

— J'étais toute drôle. J'avais vu *Rencontres du troisième type*.

C'était exactement pareil. La lumière rosée, le phare blanc.

Mon mari a un ami qui travaille à la tour de contrôle d'Orly. Il lui a demandé. Et

il paraît que ça se voyait sur les écrans. C'était indiqué sur le radar.

Avant, je ne croyais pas aux ovnis.

Maintenant, oui.

Je m'en souviendrai toujours.

C'était juste pendant la guerre du Golfe.

Brigitte L., 42 ans, attachée commerciale, Évry

Amours verti- gineuses

— Pouvez-vous nous raconter votre plus folle nuit d'amour, Sylvia ?

— Bien sûr, Christophe, c'est pour ça que j'appelle. Un soir, vous savez, j'ai fait l'amour au sommet d'une tour de dix-huit étages, sur une piste d'atterrissage d'hélicoptère. Notez que quand je l'ai fait, il n'y avait

pas d'hélicoptères. C'était la nuit, dans une grande capitale européenne. Au dix-huitième étage, ça donne des sensations très très fortes. Je ne sais pas si

c'est pareil pour tout le monde mais moi, le souvenir est resté intact dans ma mémoire et pourtant ça fait cinq ans !

Je ne suis pas coutumière du fait, remarquez. Moi, les lieux étranges, c'est pas mon truc. La piscine, par exemple, j'ai beaucoup d'amis qui m'en ont parlé. Mais, non. Moi, ce serait plutôt l'altitude. Le téléphérique me plairait énormément.

Si vous connaissez de ...

— Mais on va le faire savoir, Sylvia ! Merci de votre appel.

— C'est moi qui vous remercie, Christophe. Votre émission, je l'écoute tous les soirs.

— Même quand vous êtes au dix-huitième étage ?

Sylvia B., 42 ans, maquilleuse, Boulogne-Billancourt

— Patrick, vous êtes un grand ami des bêtes...

— J'aime bien les animaux. Chez moi, j'ai un gorille et un puma. Mais il faut de la place. Et puis de la passion, aussi. Honnêtement, ces bêtes-là, c'est pas fait pour vivre en appartement. Moi, je vis dans un pavillon. Les voisins ne sont même pas au courant. S'agit d'être discret, vous comprenez... Jacky est toujours enfermé dans sa cage.

Un voisin encombrant

Jacky, c'est le puma, il est gentil, vous savez, doux comme un agneau. Le problème, c'est qu'il mange beaucoup. Jojo, lui, il est plus dur. Surtout quand il a ses époques, enfin ses folies. Vous voyez ce que je veux dire, la période du rut... Là, il devient dangereux. Il fait 1,45 mètre, Jojo. Il pèse ses trois cents kilos. Deux fois, j'ai failli y passer. J'aime bien les animaux, remarquez. Mais il y a des limites.

Patrick R., 43 ans, agent commercial, Calvados

— Andrée, vous êtes partie à la recherche de la vie antérieure...

JE SUIS NÉE en me demandant pourquoi j'étais née. Aussi loin que remonte ma mémoire, je me suis toujours posé cette question. Un jour, je suis tombée sur un livre de récits de régressions et ça été un choc. Je suis très attirée par le Moyen Âge, par le Mont-Saint-Michel. Je n'aime pas du tout le Cotentin, j'ai toujours eu peur du feu, des chiens. C'était le signe que j'avais quelque chose à retrouver. J'ai retrouvé ma vie antérieure.

— Mais on vous a aidée, Andrée, ou vous y êtes arrivée toute seule ?

AH, je me suis fait aider ! Il y a des cours pour ça. On est allongé sur un matelas dans l'ombre, avec une musique

Andrée

relaxante. C'est très agréable, on a l'impression de ne plus avoir de corps. On se sent en état d'apesanteur. Puis on visualise des chiffres, des couleurs, on se voit descendre un escalier de trente marches, on voit un tunnel et au bout, une lumière.

— Andrée, pouvez-vous me dire jusqu'où vous êtes remontée comme ça ?

LE PLUS LOIN, c'est par mon mari que je l'ai vécu. Il a fait une régression, il s'est retrouvé dans la préhistoire. Il a chassé un mammoth et il m'a rapporté une patte de mammoth.

— Et vous étiez déjà avec lui, à la préhistoire ? Vous êtes un vieux couple...

EN TOUT CAS, je l'ai retrouvé dans deux vies.

— Vous pouvez nous raconter vos vies, vos métamorphoses, les différents avatars que vous avez vécus ?

ÇA A COMMENCÉ au XVII^e siècle en Laponie. J'étais un homme, sur un traîneau, avec des chiens. La banquise a cédé, je me suis noyé. Les chiens, eux, s'en sont sortis. Après je me suis retrouvé au Canada. Il faisait

froid (j'ai eu très froid pendant ma première régression). C'était au XVIII^e siècle. J'étais un trappeur, marié à une Indienne. Je me suis fait attaquer par un ours. Il m'a griffé le dos. Après, je me suis retrouvé à Londres. J'avais perdu mes parents, j'étais assez pauvre. Un oncle avec un château m'a recueilli. Cette vie-là était marquée par la solitude. Je suis mort tout seul dans une vieille bicoque, oublié de tous... Après, on se retrouve à Saint-Pétersbourg, au début du XIX^e siècle. J'étais la femme d'un officier de marine. Il est mort pendant la guerre, je me suis retirée du monde et j'ai porté le deuil du tsar.

— Vos dernières réincarnations, c'était quoi ?

J'ÉTAIS un soldat allemand, né vers 1920 à Berlin. Mes parents étaient médecins. J'ai été à Sainte-Mère-Église. Je me suis

et ses avatars

retrouvé tout seul après le débarquement. J'ai égorgé une famille de paysans. J'ai violé une des filles sur la table de la cuisine. J'ai été capturé et pendu.

— Oh, la vache ! C'était votre dernière vie ?

LA DERNIÈRE, avant que je remonte au XV^e siècle.

— Mais franchement, Andrée, ce sont des vies antérieures ou plutôt une imagination débordante ?

JE NE SAIS PAS si l'imagination me permettrait de ressentir très exactement la griffure de l'ours préhistorique que j'ai gardée dans le dos.

— Vous avez une cicatrice ?

NON, mais des douleurs. Surtout quand je me baisse.

— Eh bien, merci Andrée de m'avoir raconté votre biographie si riche.

Andrée G., 40 ans, professeur d'éducation physique, Amiens

Géométrie...

— Madeleine, vous avez quelque chose de croustifondant à nous raconter...

— Mon mari est plombier. Il travaille à dix kilomètres d'ici. Il me réveille en partant pour que je ferme la porte à clef derrière lui, à cause des chiens. Tous les matins, je me mets à la fenêtre, je le regarde partir et je reste un moment accoudée, sans rien faire. C'est le moment le plus agréable de la journée. Il n'y a aucun bruit, les oiseaux dorment encore. J'en profite toujours pour faire une petite prière.

Le 28 mars, j'allais commencer à prier quand j'ai aperçu une grande lumière sur la butte. J'ai eu peur, j'ai repoussé la

fenêtre et je me suis recouchée. Au bout de dix minutes, j'y retourne. Plus rien. J'ai pensé à une soucoupe volante, j'avais vu une émission à la télé. Alors, j'ai recommencé à prier de plus belle. C'est là qu'une croix immense s'est formée. Je me suis frotté les yeux. Je me suis signée. Aussitôt, j'ai entendu trois mots. Je n'ai pas compris ce que ça voulait dire. C'était du latin. Monsieur le curé m'a traduit après : « Voilà la croix du Christ. » Je l'ai vue six fois, la croix.

Ce 28 mars, donc. Et puis, le 8 novembre, le 7 décembre, le 19, le 20 et le 21. Il y avait toujours des paroles mais après, c'était en français. Comme j'avais l'air tout chose, monsieur le curé m'a demandé ce qui se passait. J'ai vu le Christ aussi, a fait des prières. Je lui ai tout dit. On a fait des prières. J'ai vu le Christ aussi, dans la chapelle des sœurs. Je l'ai reconnu parce qu'il s'est présenté : « Je suis Jésus de Nazareth, le fils de l'homme ressuscité. » Il m'a fait répéter du latin. Moi, j'ai jamais appris le latin. Heureusement que monsieur le curé me traduit au fur et à mesure. Il est gentil, monsieur le curé. L'évêque, lui, ne fait rien. S'il acceptait d'élever la

croix,
ça chan-
gerait la face
de la terre. Une
croix de 738 mètres.
C'est bien ça qui a été
demandé. « Comparable à
Jérusalem », il m'a dit le Christ. Je
n'ai pas compris ce que ça voulait
dire. Monsieur le curé non plus. Alors il
est allé se renseigner, je sais plus trop
où. Il m'a expliqué : du niveau de
la mer au Golgotha, où le
Christ est mort, ça
fait exactement la
hauteur. C'est
pour ça

...divine

qu'ils veulent
du 738 mè-
tres. Qu'est-
ce que c'est
738 mètres
pour sauver
les hommes ?
Mais l'évêque,
rien à faire, il
veut pas en
entendre par-
ler.

**Madeleine S.,
62 ans, sans
profession,
Fougères**

UN COUPLE À L'ESSAI

— **Denise, vous êtes commerçante et vous avez été le témoin d'une histoire incroyable...**

— **J'avais ouvert mon magasin depuis deux ans environ. Un matin, entre une dame que j'avais déjà vue. Elle choisit plusieurs vêtements, elle enfile, elle désenfile. Et pendant qu'elle est dans sa cabine en train de faire ses essayages, j'aperçois devant la vitrine un couple très amoureux, très enlacé qui se décide enfin à entrer. Je les accueille, je leur fait l'article. Ils avaient vraiment l'air très amoureux. Lui la serrait de près, se collait, c'en était presque gênant. J'avoue que quand il l'a accompagnée dans la cabine, j'ai failli dire quelque chose. Il y a des limites, tout de même. Enfin, je suis commerçante, j'ai fait comme si je n'avais rien vu. On est là pour vendre. Mais comme je ne voulais pas non plus les laisser faire n'importe quoi, je suis restée collée à leur cabine. Je me raclais la gorge pour marquer ma présence, j'écoutais malgré moi leurs mots tendres... Et puis brusquement, je me suis rappelé ma première cliente. Elle était encore dans sa cabine, celle-là. Ça faisait bien un quart d'heure qu'elle n'était pas sortie. Alors je tire le petit rideau, je lui dis : « Qu'est-ce qu'il vous arrive, je peux vous aider ? » Elle était accroupie, mais pas évanouie. Elle me fait signe de me taire et me tire à l'intérieur de sa cabine. « Taisez-vous », elle me supplie. « Surtout, ne dites rien... Le couple, dans l'autre cabine... C'est mon mari avec sa maîtresse... S'il me voit, il me tue. »**

Denise F., 36 ans, commerçante, Belfort

L'esprit de Raymond

— Monique, vous communiquez avec l'au-delà...
 — Avec mes filles on a fait beaucoup de spiritisme. Il y a trois, quatre ans, c'était presque tous les jours. On posait un verre retourné au centre d'une circonférence de lettres et de chiffres. Le verre bougeait et venait taper dans les lettres. On a fait ça longtemps, sans résultat. C'était très fatigant, les bras finissent par s'ankyloser. Et puis, on est entrés en contact avec Raymond. Il venait du xv^e siècle. Il était serf sous Pierre de Roubaix. Condamné à mort et enterré dans la cave. D'ailleurs, il y a une auréole à la cave, une trace humide qui a la forme d'un petit homme. Une silhouette mouillée, comme quelqu'un qui se serait couché tout nu par terre en sortant de sa douche. Ça ne sèche jamais. Et pourtant le sol est en béton. Tous les soirs, Raymond nous parlait. Il nous a donné des détails sur l'emplacement de la maison. Un terrain marneux, il a dit. J'ai été me renseigner à la médiathèque sur les parchemins de l'époque. Il avait raison, Raymond. Il nous aussi donné l'emplacement exact de l'ancienne église. Ça correspondait. Et plein d'autres détails, tous plus vrais les uns que les autres. Mais à la fin, ça devenait très prenant. On passait toutes nos soirées avec lui. On a décidé d'arrêter. On lui a dit avec ménagement. C'est qu'il nous faisait un peu peur Raymond, quand bien même il était gentil. Maintenant, c'est fini tout ça. On n'y pense plus. Enfin presque plus... À la cave, il y a toujours des fleurs sur l'emplacement de Raymond. C'est lui qui les a réclamées.

Monique S., 47 ans, secrétaire, Offekerque

Maurice, vous êtes
garçon de café...

Non, Christophe, je suis res-
taurateur.

Pardon !

Mais j'ai été garçon de café aussi. Il
n'y a pas de mal à ça. Enfin,
quand l'histoire s'est passée,
je tenais un restau-
rant en gérance.
J'avais une

Déjeuner de roi

grande
brasserie, à ce
moment-là. Un jour,
un couple de Parisiens
arrive avec un enfant. Les
Parisiens, je les repère tout de suite.
Ils ne prennent jamais le menu, ils choi-
sissent les suppléments et ils laissent de gros
pourboires. Je m'en suis donc occupé person-
nellement. Ils ont pris des belons, des soles, un
chateaubriand sauce béarnaise.

Le petit avait de l'appé-
tit aussi. Je me sou-
viens qu'il avait
voulu du
foie

gras
en entrée.
Ils ont donc dé-
jeuné et bien déjeuné.

Au moment de régler l'addi-
tion, le monsieur me dit : « Écoutez, on a
oublié le chéquier dans la voiture, on va le cher-
cher, est-ce que ça vous embête de surveiller
notre fils deux minutes ? » Moi, je dis «
Bien sûr ». Pensez, des clients comme
ça ! J'offre même une glace
au petit. Dix minutes
passent, les parents
ne reviennent
pas. Tu
veux
une autre
glace ? Non, il
prend de la tarte. Une
demi-heure, toujours rien.
Je commençais à m'inquiéter. Je
vais voir le gamin, je lui dis : « Tes
parents y reviennent pas, mon garçon. Tu
veux encore une glace, en attendant ? » Et hop !
une dame blanche pour le morveux.

Au bout d'un moment, j'y tiens
du
souci. Il
aurait pas idée,
par hasard, de l'en-
droit où seraient allés ses
parents... « Mes parents ? » il me
fait. « Mais, monsieur, c'est pas mes
parents. Je les ai rencontrés dans la rue. Ils m'ont
dit : viens, on va manger à l'œil. »
plus, je retourne le voir. En
y mettant les formes,
je lui dis que je
me fais

**Maurice R.,
58 ans,
restaurateur,
Strasbourg**

Déjeuner de roi

Philippe,
vous avez une histoire très
croustifondante à nous raconter ?
— Je dirais plutôt qu'elle est tournebou-
lante, voire même esbaudissante...
— Vous étiez veilleur de nuit, c'est cela ?
— Pour financer mes études, je faisais des gardes de
nuit. Plus exactement, je m'occupais du standard de
maintenance. Les veilleurs de nuit, c'étaient des profes-
sionnels. Enfin, professionnels,
Le veilleur de nuit façon de parler. Ils avaient un
port d'arme mais ils étaient
toujours ronds comme des queues de pelle. Je les enten-
dais gueuler dans les couloirs déserts. Ils excitaient leurs
chiens. Il m'est arrivé de m'enfermer pour pouvoir tra-
vailler tranquille.

— Dites donc, ils étaient plutôt dangereux vos
petits camarades !

— Vous ne croyez pas si bien dire,
Christophe. Un jour, ils étaient
tellement ronds qu'ils
ont

commencé
à se tirer dessus. Ils se
sont blessés. Il a fallu appe-
ler les pompiers. Il y en a même un
qui a perdu un œil dans l'histoire.
— C'est épouvantable, votre histoire...
— Oui, mais elle est vraie, comme tous
ces témoignages d'auditeurs que vous
recueillez tous les soirs, Christophe. Sauf
que là, c'était : tous les coups de feu sont
permis.

**Philippe S., 31 ans,
ingénieur conseil,
Mulhouse**

Ciel mon mari.

— *Alors, que s'est-il passé dans cet avion, Jean-Philippe ?*
— *L'aventure m'est arrivée sur le vol Paris-Hong Kong de la Cathay Pacific. On faisait une longue escale à Babreïn. C'étaient des vols interminables mais extraordinaires : la compagnie Cathay Pacific n'était pas encore très connue à l'époque. Je suis arrivé à Babreïn à quatre heures du matin. On a bu quelques coupes et je suis remonté dans l'avion un peu éméché. Il y avait devant la porte du 747 une jeune femme très longue, très grande, très mince, très chinoise. Quand je l'ai vue, je ne sais pas pourquoi, je lui ai dit : « You again ? », c'est encore vous ? Elle m'a répondu : « It's me again. What's the way ? »*
— *Mais qui était cette femme ?*
— *Elle était hôtesse de l'air, chef de cabine. On ne se connaissait pas du tout. Elle était célibataire, moi j'étais en instance de divorce. Nous étions libres tous les deux. On s'est retrouvés à Hong Kong le lendemain, où je ne l'ai pas quittée pendant deux jours. On s'est revus et puis... et puis on s'est mariés. Maintenant elle est française. On a deux beaux petits enfants.*

**Jean-Philippe D., 54 ans,
juriste international,
Paris**

HISTOIRES DITES ET ENTENDUES

— Allô, Josette ?
 — Oui, bonsoir. C'est moi, c'est Josette.
 — Alors, Josette, qu'est-ce qui vous est arrivé ?
 — Oh ! Christophe ! Je suis tellement contente de vous parler.
 — Ça, c'est gentil Josette.

— Non, c'est surtout. Je vais pouvoir me venger...
 — Ah, ça ! Non ! Josette. Vous m'avez promis. Pas de noms !
 — Pas de nom, c'est d'accord. J'ai promis. Mais ce n'est pas l'envie qui m'en manque...

— Merci Josette... Alors, votre histoire ? C'était dans un restaurant.
 — C'est ça, oui. Un très grand restaurant. Un des plus connus, dans le VIII^e arrondissement, juste à côté de la place de la Concorde, vous savez le...

— Pas de noms, Josette!
 — D'accord. Grand le restaurant, très chic. Nous étions allés au théâtre à Paris. Une belle sortie, bien organisée, grand luxe. Pas le ciné-resto, non. La tournée des grands-ducs. Nous étions quatre cou-

ples. J'avais réservé pour minuit mais le spectacle a pris du retard, nous sommes arrivés à minuit vingt-cinq. Huit couverts, quand même. Et très chic, je vous le rappelle. Donc, nous arrivons, tous les huit, avec nos manteaux. Accueil très

froid. Le maître d'hôtel n'a même pas dit bonsoir. Il a juste regardé sa montre en nous faisant remarquer sèchement que nous étions en retard. Un temps d'hésitation, nous nous sommes regardés tous les huit. On y va ? On n'y va

UNE HISTOIRE DOULOUREUSE

HISTOIRES DITES ET ENTENDUES

pas ? Et puis, n'est-ce pas, on est des gens corrects. Alors, puisqu'on avait réservé... On s'est installés. On a pris l'apéritif. Et puis, ils nous ont présenté les menus. Mais dans ce restaurant très chic, on nous a tendu une carte

brasserie ! Pour vous faire une idée, je vais vous dire ce que j'ai choisi. C'est ce que j'avais trouvé de « mieux », entre guillemets. J'ai pris pommes de terre à l'huile avec une tranche de saumon (une seule !). Mais le comble, c'était le

chariot de desserts. Des crèmes, des yaourts, des petits Gervais. La cantine, quoi. Et la douloureuse, vous avez une idée de la douloureuse ? Elle n'est toujours pas passée, celle-là. 4 800 francs ! Presque 5 000 balles à huit. Six

cents francs par personne pour des restes de bistrot ! J'étais folle de rage, vous savez. J'avais entendu une fois une technique pour se venger des restaurants, vous allez aux toilettes et vous volez tout le papier. C'est un peu sévère, mais

faut ce qu'il faut. Eh bien, vous me croirez si vous voulez. Dans les cabinets de ce restaurant très chic dont j'ai promis de ne pas donner le nom, il m'a été rigoureusement impossible de voler du papier hygiénique. Peut-être quel-

qu'un qui avait déjà eu l'idée... Je ne sais pas. Toujours est-il que du papier, il y en avait plus une ramette !

Josette P., 39 ans, femme au foyer, Saint-Rémy-lès-Chevreuse

UNE HISTOIRE DOULOUREUSE

Guil-
laume,
racontez-moi
votre histoire
d'amour.

— J'étais responsable
dans une grande chaîne
de restauration, et puis j'ai
craqué pour une de mes
employées, et elle a
craqué pour moi.

Rien à dire, sauf
que c'est stric-
t e m e n t
interdit.

On

peut
être li-
cencié sur-
le - c h a m p .
C'est stipulé
dans le contrat. Ils
ont eu des problèmes
dans le passé. On est res-
tés ensemble pendant quel-
que temps. C'était impos-
sible à vivre. On ne
pouvait pas sortir,
on se cachait. Je
la sentais un
peu m'é-
c h a p -
per.

L'amour fou

Alors,
j'ai pris
la décision
de quitter mon
emploi, de dé-
missionner, parce
que je pensais avoir
plus de facilités qu'elle
pour trouver un autre job.
J'ai galéré pendant six
mois, sans emploi,
sans indemnités,
sans RMI, puis-
que j'avais
d é m i s -
s i o n -
né.

Guillaume B., 41 ans,

Elle
s'est
serré la
c e i n t u r e
pour m'aider.
J'ai retrouvé un
emploi mais à 120
kilomètres, sur la Côte.
Elle travaille le samedi, je
suis de garde le week-
end ; on arrive à se voir
le dimanche matin.
Enfin, on est li-
bres et c'est ça
qui compte,
non ?

chef de rang, Montpellier

À voile et à pédales

Fran-
ç o i s ,
vous ve-
nez de réa-
liser un ex-
ploit sportif à
soixante-seize
ans...

— Après trois
effets infructueux,
j'ai traversé la

Manche
en pédalo-
voile. J'ai mis
cinq heures
quinze, je m'at-
tendais à en mettre
huit ou dix. La mer
était mauvaise, des
creux de trois, quatre
mètres. C'était impression-
nant. Dans la foulée, j'ai
battu le record du monde de
distance en pédalo. J'ai par-
couru

4 118 kilomètres en 105 jours. Le circuit était à Sainte-
Menehould sur un étang balisé de un kilomètre.
On a tourné en rond pendant 105 jours. Avant,
je faisais du kayak, mais je me suis
reconverti. À cause de mon dos.

**François L., 76 ans,
retraité, Rennes**

HISTOIRES DITES ET ENTENDUES

— Gérard,
vous avez vu
quelque chose de vraiment incroy-
able...

— Je revenais de Bobigny. On

était allés arroser

l'anniversaire d'un copain.

J'avais ma 4 CV à l'époque.

Je me souviendrai toujours.

Ça s'est passé avenue du Belvédère au Pré-Saint-Gervais. Si vous ne connaissez pas, c'est une avenue où il y a de petits acacias, un arbre tous les dix ou quinze mètres.

Je roulais peinard et d'un seul coup, dans mes phares, je vois quatre acacias d'un seul coup. Je m'arrête, je recule. Qu'est-ce que je découvre : les pattes d'un chameau, avec un type dessus. Il était emmêlé dans les branches. Il gueulait, il s'excitait, il a fini par tomber de son chameau. Inutile de vous dire qu'il était complètement rond. Comme le chameau s'était couché, il lui donnait de grands coups de pied pour le faire lever. Et l'animal hurlait, hurlait. Il blâterait (c'est bien comme ça qu'on dit pour un chameau ?). J'essaie de m'interposer mais le gars continuait à frapper. Moi, j'aime bien les animaux. Alors, avec la 4 CV, je vais au commissariat des Lilas. Il était minuit passé. Je dis au planton : « J'ai trouvé un chameau, avec un type complètement saoul. » « Entrez donc », il me fait,

Saoul dessus

**Gérard
L., 53 ans,
menuisier, Le
Pré-Saint-
Gervais**

HISTOIRES DITES ET ENTENDUES

avec un grand sourire. J'entre, confiant. J'avais pas vu sur le coup, mais il avait fermé la grille derrière moi. À l'intérieur, les flics étaient en train de jouer à la belote. Il y avait pas un bruit là-dedans, juste un type qui tapait à la machine avec

deux doigts. C'était le gradé. Il lève la tête :

« Qu'est-ce que c'est ? »

— Ben voilà, on vient de trouver un chameau.

— Pardon ?

— Oui un chameau, avec un gars dessus, il est complètement saoul.

— Quoi ? Il est dessous ou il est dessus ?

— Il est saoul dessus.

Le gradé se retourne vers ses collègues. Il dit : « Venez voir, les gars, il y a quelqu'un qui a trouvé un chameau. » Les types se lèvent. Ce devait être des flics de nuit. Des armoires à glace. Ils m'entourent. « Alors, comme ça, vous avez trouvé un chameau ? » À la fin, ils m'ont cru. Ou alors, ils ont fait semblant. Ils ont décidé d'aller sur les lieux. Mais entre-temps, forcément, le gars avait disparu. Peut-être même qu'il avait eu le temps de monter jusqu'à la porte des Lilas. On tourne un peu dans la Dauphine des flics (ils ne m'avaient pas laissé reprendre ma 4 CV), on refait tout le parcours. Et puis tout d'un coup, on l'aperçoit, en haut d'une rue, en train d'engueuler son chameau. « Et ça, je leur fais. C'est pas un chameau, peut-être ? » Le gradé était furieux. Il m'a même pas regardé. Et puis son œil s'est allumé. Et entre deux chicots jaunis, je l'ai entendu mâchonner sa réponse. « C'est pas un chameau, il a dit. C'est un dromadaire. »

Saoul dessus